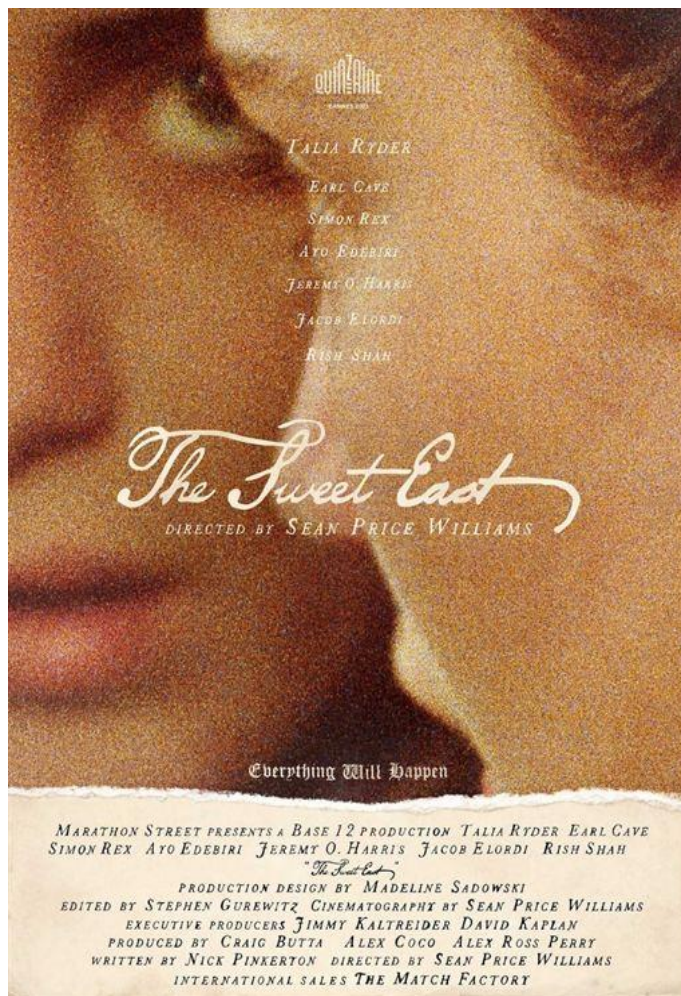




**THE SWEET
EAST**

ECRAN TOTAL

28 Février - 12 Mars 2024



Lilian, jeune lycéenne, fugue durant un voyage scolaire. Au fil de ses rencontres, elle découvre un monde insoupçonné.

Les fractures mentales, sociales et politiques des États-Unis, filmées comme un conte de fée ou une variation d'Alice au pays des merveilles.

SORTIE 13 mars 2024 | 1h 44min | ETATS UNIS – distribution POTEKINE FILMS

De [Sean Price Williams](#)

Avec [Talia Ryder](#), [Simon Rex](#), [Earl Cave](#)

SEAN PRICE WILLIAMS

Né en 1977 à Wilmington dans le Delaware, Sean Price Williams est décrit par « The New Yorker » comme « le directeur de la photographie d'un grand nombre des plus importants films indépendants de la dernière décennie ». Il travaille notamment avec les

réalisateurs Alex Ross Perry (*Listen Up Philip*, 2014) et Josh & Benny Safdie (*Good Time*, 2017). **The Sweet East est son premier long métrage en tant que réalisateur.**



Sean Price sur une plage cannoise. (Martin Colombet)

The Sweet East : prix du jury au Festival du cinéma américain de Deauville 2023.

ENTRETIEN AVEC SEAN PRICE WILLIAMS (extraits)

On situe votre film quelque part entre la relecture moderne d'*Alice au pays des merveilles* et un conte de fées dans l'Amérique postTrump... Comment le décririez-vous personnellement ?

Oh là, je suis très mauvais pour ces exercices de description ! Quand on préparait le film, on n'a jamais évoqué *Alice au pays des merveilles* mais plutôt le mythe d'Orphée. Vous savez, Nick (Pinkerton, le scénariste, ndlr) et moi, on est des gars plutôt prétentieux ! On n'a pas non plus évoqué le monde du conte de fées jusqu'à ce qu'on commence le tournage et qu'on accompagne les images d'un peu de musique. Le film s'est alors transformé en quelque chose de plus fantaisiste, un peu comme un rêve.

L'idée du rêve nous plaît bien, parce que dans un rêve, on n'est pas obligé de tout expliquer, tout n'a pas besoin d'avoir du sens. Donc oui, je dirais que c'est une comédie d'aventure un peu fantaisiste.



Mais c'est surtout un film sur les États-Unis...

Oui, complètement. C'est un film totalement américain. Plus particulièrement, sur l'est des États-Unis. C'est ce que je connais le mieux. Je viens d'un petit village rural du Maryland et je vis aujourd'hui à New-York. La plupart des lieux correspondent à des endroits où j'ai vécu. Je trouvais très drôle d'ailleurs que lorsque les personnages vont à New York dans le film, cela ne corresponde pas du tout à ce qui est attendu. On avait

envie de tourner dans des endroits que personne n'a filmés jusque-là. Il y a le Paris Hotel, par exemple, où Lawrence, Simon Rex emmène Lilian. C'est un hôtel ridicule avec une mini-tour Eiffel sur le toit et un lobby spectaculaire, devant lequel on passe en voiture quand on va à l'aéroport. On n'a malheureusement pas pu filmer l'intérieur - j'ai cru comprendre qu'il s'y passe des choses louches. Mais bon, il y a beaucoup de choses méconnues à voir et à filmer à New-York !

D'où vient ce côté un peu vintage ?

En réalité, ce n'est plus vraiment ce que je recherche aujourd'hui. Mais je pense que, comme on filme en 16 mm, que j'expose volontairement mal

l'image, ça donne un aspect très granuleux, et tout le monde nous dit que ça fait très seventies.

Vous aviez des idées visuelles en tête avant de tourner ?

Quelques-unes, comme l'idée de faire du producteur de film une espèce de monstre à la Jim Henson - personnage qui était plus important dans le scénario, mais qu'on a beaucoup coupé. Mais pour le reste, ça s'est fait au fur et à mesure. Je voulais en revanche qu'il y ait une chanson au début,



qu'un ami a écrite pour nous. C'est une belle chanson, je trouve. J'aime quand il y a un thème musical très fort. Parfois les films ne sont pas terribles, d'ailleurs, mais les chansons vous restent pour toute la vie en tête. Si j'arrive au moins à faire ça, ça me va !

Il y a les punks, au début du film, qui rappellent aussi les années 70...



C'est plus des punks tardifs, les punks tristes des années 90. Ce sont des personnages autodestructeurs et bêtes, qui renvoient à des gens que j'ai connus à cette époque. La maison où ils vivent est une véritable maison de

Baltimore où habitent des musiciens, un lieu plutôt romantique. Tout cela donne un aspect assez intemporel. On ne parle jamais de Trump ou d'événements actuels.

Il y a tout de même ce personnage de néonazi qui rappelle les militants QAnon, et d'autres, qui font aussi du film une critique assez acerbe de l'Amérique contemporaine...

Oui, c'est une satire. Mais je pense qu'un bon Américain doit être critique. C'est comme ça qu'on s'est développé aussi vite en tant que nation. C'est parce que les Américains sont critiques que le pays change. C'est ce que j'aime dans ce pays : ce qui est bien aujourd'hui sera mauvais demain, et vice-versa. On est passé de la liberté totale d'expression à la cancel culture - dont c'est bientôt, à mon avis, la fin. Je pense que les

tenants de la cancel culture vont avoir très mauvaise réputation dans le futur... Enfin, c'est un peu tendancieux comme sujet ! Je pense que quand on est allé tellement loin dans la mauvaise direction, on ne peut que faire demi-tour. Et c'est un soulagement. C'est comme ça qu'on survit en tant qu'Américains.



Avec le scénariste Nick Pinkerton, vous travailliez au mythique Kim's Video Store de New-York. Qu'est-ce que vous y avez appris ?

J'ai tout appris dans les vidéo-clubs ! J'ai travaillé pendant dix ans dans des vidéo-clubs à Baltimore, à Washington D.C. puis à New-York. C'est là que j'ai fait mon éducation cinématographique. Je n'ai pas fait d'école de cinéma, j'ai juste regardé des films. J'étais très asocial à l'époque ! Je pense que les réalisateurs qui ne vont pas au cinéma font des films qui ressemblent à des

émissions de télévision. Il y a quelque temps, j'avais l'impression que les réalisateurs d'Hollywood ne regardaient que des émissions sportives, leurs films ressemblaient à des reportages sportifs. **Tout ce que je filme est fait pour le grand écran et rend mieux sur un grand écran.**

Donc vous ne travaillerez jamais pour une série ou un film de plateforme ?

Ça ne m'intéresse pas du tout. Il n'y a pas vraiment de réalisateurs dans les séries, tout est formaté par les showrunners et les producteurs. C'est eux, surtout, qui font la série. De la même manière, faire un film à 100 millions de dollars de budget, ça ne m'intéresse pas. En tant que chef op', je n'ai jamais rejoint le syndicat des directeurs de la photographie, au grand dam de mon agent, qui aimerait que je travaille sur des projets plus importants. Il insiste souvent : "Tu ne voudrais pas travailler avec du meilleur matériel" Mais non, pas du tout. Je veux juste ma caméra 16 mm, un peu de lumière et c'est tout. Ça suffit pour faire un film.

À quoi étiez-vous destiné ?

J'étais censé devenir mécanicien automobile, comme mon père. Comme l'odyssée de Lilian dans *The Sweet East*, la vie est pleine de surprises... D'ailleurs, son voyage pourrait continuer. **J'ai pensé à une suite. Il y a un plan dans le film - je ne vais pas dire lequel - qu'on a gardé, et je ne sais pas vraiment pourquoi. Je me dis que peut-être, c'est ce qui permettra d'amener la suite. Ce sera différent, mais ce sera toujours une comédie.**

Source : POTEKINE FILMS, dossier de presse.



« Le réalisateur Sean Price William propose un long-métrage picaresque et décalé sans se prendre au sérieux.

“*Je n’ai pas besoin d’être riche*”, lâche, bravache, Sean Price Williams lorsqu’on lui demande si après ce premier long-métrage en tant que réalisateur et après vingt ans passés derrière l’œilleton au service des autres (Alex Ross Perry, les frères Safdie depuis 2014, ou Abel Ferrara), il ambitionne désormais de se faire une place au soleil.

La réponse ne surprendra guère ceux qui ont suivi son travail comme chef opérateur pour la frange la plus indépendante du cinéma indépendant de New York — où il vit toujours, à Manhattan plutôt que Brooklyn, seule concession faite à l’embourgeoisement, concède-t-il —, ou ceux qui découvriront *The Sweet East*, récit picaresque prenant place dans ce soit disant “doux orient” américain, de la Caroline du sud au Vermont, de Washington DC à New York, en passant par de nombreux lieux qui ont émaillé la jeunesse du cinéaste né dans le Delaware en 1977.

Dans ce film faussement foutraque et très drôle, écrit par le critique new-yorkais et ami de longue date du réalisateur Nick Pinkerton (ils ont tous deux travaillé il y a longtemps dans le mythique Kim’s Video Store), une jeune fille (formidable Talia Ryder) va d’aventure en aventure au gré du hasard. Elle croisera ainsi la route d’une terroriste persuadée de sauver des enfants des griffes de pizzaïolos pédo-satanistes ; d’un suprématiste blanc et romantique interprété par le délicieux Simon Rex (*Red Rocket*) ; ou encore d’islamistes forestiers fans de dance music — un bestiaire a priori absurde et pourtant “*tout à fait réaliste*”, souvent inspiré de gens réels, représentatif d’une Amérique en delirium tremens permanent, déversant sur les chaînes d’info en continue ses psychoses, de tueries de masse quotidienne en abjects politicailleries.

Fidèle à la folie de l’époque

Le film a les défauts de ses qualités, partant dans tous les sens sans jamais rien conclure, se foutant superbement de la cohérence, baladant sa démarche syncopée et terriblement sensuelle — le geste toujours somptueux de Williams, qui a propulsé les Safdie où ils sont aujourd’hui — comme le ferait une tiktokeuse en boîte après avoir passé trop d’heures sur d’obscurs forums Reddit, restant ainsi fidèle à la folie de l’époque qu’il entend ausculter. “*Nick et moi voulions gentiment nous moquer de cette Amérique qui n’épuise jamais ses stocks de conneries*”, explique le cinéaste venu à la première en smoking-survet’ rouge et dont le prénom, avoue-t-il, est un hommage à Sean Connery.

“*On voulait aussi faire l’inverse de tous ces films d’auteur pompeux et longs, qui se prennent au sérieux*”, ajoute-t-il, estimant que le succès déplorable d’un Trump s’origine dans le fait qu’il est un des seuls politiciens américains à savoir manier l’humour. “*C’est l’Amérique qui a fait ce film*”, écrit Williams dans la

note d'intention. On lui demande d'expliquer. Il prend une gorgée de café, respire, esquisse un sourire, et avoue : "*J'étais probablement ivre quand j'ai écrit ça, n'y prêtez pas trop d'importance.*" **J. GOLDBERG**, *les inrocks*.

The Sweet East de Sean Price Williams

Film East: a girl and a country: Le cliché est agaçant et pourtant juste : à Cannes on dort très peu. D'où l'impression très forte que peuvent y laisser deux types de films, ceux liés au rêve, au sommeil (cette année, **Eureka de Lisandro Alonso**, dont les plus belles parties sont de très loin ce qu'on aura vu de plus beau dans le Festival) et ceux qui, au contraire, arrivent à saisir notre attention et contrôler notre regard. **The Sweet East** est un peu des deux. Les aventures de la jeune Lillian (**Talia Ryder**) se succèdent dans une logique rêveuse (sinon de trip) et pourtant, dès la séquence du générique où elle chante devant un miroir et lance quelques regards furtifs à la caméra, on comprend que dans ce film il ne faut rien rater : ses légers gestes de crainte, un sourire, une moue mélancolique, chaque nuance dans ce plan nous semble décisive, avant que Lillian ne traverse ce miroir et rentre dans son propre pays des merveilles. Ce pays, c'est l'Est des États-Unis, de Baltimore à New York en passant par Washington, où elle va changer de compagnie et de situations comme dans un récit picaresque : troupe antifa très John Waters guidée par un « artiste » fantasque, universitaire suprématiste blanc, équipe de tournage de film dont la réalisatrice semble médusée par Lillian, et autres environnements délirants accueillent, protègent ou kidnappent la jeune fille dont la situation se métamorphose comme Alice changeant de taille chez Carroll, lui permettant à chaque fois de s'inventer une nouvelle vie suite à ses rencontres. Toujours ramenée au passé, de Lillian Gish à Edgar Allan Poe (elle se fera appeler Annabelle, aussi), son périple, aussi comique et indie qu'il puisse paraître, fait de la protagoniste une voyageuse au sein du récit même de la nation et à travers ses États fondateurs. Sean Price Williams, chef opérateur des frères Safdie ou Alex Ross Perry, semble s'éloigner quelque part de ses collaborations et s'intégrer à une drôle de nouvelle génération du cinéma américain, avec **Tyler Taormina** (*Ham on Rye*), **Graham Swon** (*The World is Full of Secrets*) ou **Weston Razooli** dont *Riddle of Fire*, présent aussi à la Quinzaine. Des films marqués par un amour du conte, de l'humour et de l'horreur, souvent aussi de la pellicule, réalisés par des enfants de David Lynch et John Hughes. Et avec un même et joyeux désir de s'éloigner de la gravité qui semble parfois ici à Cannes incompréhensiblement mal reçu dans le cinéma indépendant américain. **Fernando Ganzo**, *les cahiers du cinéma*